

Delphine Denis
Carine Barbafieri
Laurent Susini

Ces mots qui ne vont pas de soi

Le *naturel* classique, nous le savons bien, n'est autre chose qu'un apprentissage dont il s'agit d'effacer toute trace. Anciens et modernes se réclament également d'une « raison » en réalité irréductible au rationalisme. Ce qu'on appelle alors *galanterie* va bien au-delà des seuls hommages que les hommes doivent aux femmes. Autant de mots qui ne vont donc pas de soi¹ : les marques typographiques (guillemets, italiques) ou linguistiques (emploi en mention, connotation autonymique²) dont nous les appareillons sont précisément le symptôme de notre malaise et d'une « gêne technique », dirait Pascal Quignard, à l'égard de termes pour ainsi dire forclos dans un état de langue, et partant, dans un *Zeitgeist*, que l'on ne saurait désormais s'approprier sans reste. Dans cette distance creusée entre la langue du passé et notre propre usage s'affirme le sentiment d'une résistance : pour une bonne part, ces vocables se présentent à nous comme autant d'intraduisibles.

Alertés par cette incapacité à faire coïncider leur valeur d'emploi et la nôtre, nous ne pouvons les interroger que depuis le temps présent, en cherchant alors à comprendre ce qui nous sépare d'eux : que désignaient-ils dans la culture d'autrefois ? Les anthropologues puis les historiens se sont saisis du problème, en distinguant, pour mieux les articuler, le point de vue de l'observateur – qu'il est illusoire et même dangereux de faire disparaître – et celui selon lequel termes et notions sont appréhendés dans leur ordre propre : sans notre questionnement, l'enquête, qui se fait parfois archéologie, n'a pas de raison d'être.

Une telle perplexité ne date pas d'aujourd'hui. Confrontés après d'autres aux difficultés de la traduction, les hommes de la Première modernité l'avaient en

1 Voir J. Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire* [1995], Paris, Lambert-Lucas, 2015.

2 Un mot fait l'objet d'un emploi en usage lorsqu'il est utilisé pour référer à des objets du monde ; d'un emploi en mention (ou *autonymique*) lorsqu'il se voit cité en tant que réalité linguistique ; et d'une connotation autonymique lorsqu'il cumule emplois en mention et en usage.

partage. Que faire des obscurités tant à l'échelle du texte (celles de la Bible³, ou... de l'*Hudibras* de Butler⁴ ?) qu'au niveau lexical ? Pour rendre en français le terme de *sprezzatura* lancé comme un néologisme par Baldassare Castiglione, la succession des équivalents tentés (« mépris et nonchalance⁵ », « négligence⁶ ») est l'indice d'une impossible transposition⁷. S'agissant d'*humour*, importé en français au début du XVIII^e siècle, ou de *spleen* passé dans la langue sensiblement au même moment⁸, le président de Brosses souligne en 1765 qu'« ils ne se peuvent traduire exactement », et font partie de ces termes « confinés chez la nation qui se les est rendu propres par son caractère d'âme⁹ ». Beauzée son exact contemporain ne dit rien d'autre : si « certaines idées ne sont exprimées par aucun terme dans une langue », c'est en bonne part du fait que « la nation qui parle une de ces langues ne s'est point trouvée dans les conjectures », comprenons dans les contextes, « propres à y faire naître ces idées » – sans même compter « la tournure propre de l'esprit national de chacune d'elles¹⁰ ».

Humour, spleen : les mots manquaient en français, il a fallu les emprunter. C'est une solution que Charles Sorel ne juge pas illégitime, remarquant qu'il est parfois nécessaire de « se servir des propres mots de l'original un peu ajustez à nostre langue », tout particulièrement dans le domaine des « sciences », où « il faut excuser », dit-il,

ceux qui [...] ont laissé en leur langue primitive plusieurs mots qu'ils ne pouvoient mettre en françois assez heureusement et assez intelligiblement, ou qui leur ont seulement donné une terminaison à nostre mode, pour les rendre plus recevables.¹¹

- 3 Voir la lettre de Saint-Cyran datée du 18 juillet 1659, *Correspondance de Martin de Barcos, abbé de Saint-Cyran, avec les abbesses de Port-Royal et les principaux personnages du groupe janséniste*, éd. L. Goldmann, Paris, Puf, 1956, p. 290-291 ; Ph. Sellier, « Élégance rhétorique et Évangile : lettre d'Angélique Arnauld d'Andilly à Antoine Arnauld », *Port-Royal et la littérature. II*, Paris, Champion, 2000, p. 109-116.
- 4 Selon Voltaire, l'*Hudibras* (1663-1678) est « de tous les livres [...] le plus intraduisible. [...] il faudrait à tous moments un commentaire, et la plaisanterie expliquée cesse d'être plaisanterie : tout commentateur de bons mots est un sot » (Voltaire, *Lettres philosophiques* [1734], XXII, *Mélanges*, éd. J. Van den Heuvel, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, p. 94).
- 5 Dans sa traduction du *Courtisan* (*Le Parfait Courtisan*, Lyon, 1580), G. Chappuys introduit le second substantif pour contrebalancer le sens péjoratif du premier.
- 6 C'est le terme que propose N. Faret dans son adaptation parue en 1630 sous le titre de *L'Honnête homme ou L'Art de plaire à la Cour*.
- 7 De manière symptomatique, dans son édition (Paris, Flammarion, 1991) pourtant fondée sur la traduction de Chappuys, A. Pons lui préfère le terme de *désinvolture*, tout aussi inapproprié.
- 8 Respectivement 1725 et 1737 selon A. Rey dans son *Dictionnaire historique de la langue française* (Paris, Le Robert, 2016).
- 9 Ch. de Brosses, *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie*, Paris, Saillant, Vincent et Desaint, 1765, chap. II, § 21 (« Le caractère des peuples [...] aussi très marqué par les idiotismes et par la syntaxe de chaque langue »), t. I, p. 73.
- 10 N. Beauzée, Art. « Langue », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des arts, des sciences et des métiers*, t. IX, Neuchâtel, S. Faulche et Cie, 1765, p. 259 sq.
- 11 Ch. Sorel, *Bibliothèque française*, XI, Paris, Cie des Libraires du Palais, 1664, p. 209.

Ainsi d'*exodiaire*, rapporté par l'abbé d'Aubignac pour désigner les acteurs chargés de la représentation de l'*exodion* antique, ce divertissement qui « n'était qu'une bouffonnerie du nombre des Mimes et des Embolimes, qui se faisaient à la fin des Pièces de Théâtre¹² ». Sans son explication, ce type d'emprunt nous resterait incompréhensible – aussi Sorel réserve-t-il leur emploi aux livres savants, alors que « l'usage ordinaire » doit prévaloir « dans la traduction des ouvrages des orateurs et des poètes, où l'on s'étudie à plaire autant qu'à profiter¹³ ». Seuls les spécialistes usent encore du terme d'*ecphrasis*, héritier de l'ancienne rhétorique : transité par le latin, qui en avait déjà perdu l'idée d'éclat énergétique, celui de *description* ne saurait rendre compte de cette séquence expressive, même lorsqu'elle parvient à l'isoler dans le *continuum* du texte.

Non que les emprunts courants s'avèrent moins opaques, malgré leur apparente transparence et familiarité. Ainsi, par exemple, du faux-ami *imperator*, invoqué par l'abbé Dubos :

Il s'en falloit beaucoup qu'il signifîât ce que signifie en françois le nom d'empereur, qui seul, désigne un souverain. C'est abusivement qu'on a donné au mot françois un sens beaucoup plus étendu, que le sens du mot latin dont il dérive.¹⁴

Dans le passage d'une langue à l'autre, de fait, « on traduit “comme” on comprend¹⁵ », d'où les risques de méprises, d'anachronismes et d'équivoques persistantes

Mais on n'y est pas moins exposé à l'intérieur d'une même langue, du fait de son épaisseur temporelle – et telle est bien l'une des principales difficultés affrontées par le présent volume. Selon Jacques Lacan, une langue « n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissé persister¹⁶ ». On ne saurait dès lors les démêler sans retracer leur histoire et la manière dont, loin d'être « accidentelles », elles se sont trouvées « diachroniquement instruites¹⁷ » : il nous appartient de remonter le fil de ces notions à chaque fois issues de contextes singuliers, et prises dans des enjeux dont la portée, parfois polémique, a fini par nous échapper. Pour retracer l'histoire d'un terme, il ne suffit pas d'en suivre les attestations et les évolutions sémantiques. Sauf si, précisément, on s'interroge sur l'effet de ses usages, de sa circulation, de ses appropriations : il y va d'une philologie bien entendue, attentive au *tremblé* des mots.

12 Fr. d'Aubignac, *La Pratique du théâtre* [1657], I, III, chap. 1, éd. H. Baby, Paris, Champion, 2001, p. 255.

13 Ch. Sorel, *op. cit.*, p. 209.

14 J.-Fr. Dubos, *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*, I, 4, Paris, Nyon fils, 1734, p. 36.

15 B. Cassin, « Les intraduisibles. Entretien avec François Thomas », *Revue Sciences / Lettres*, n° 1, 2013, en ligne : <http://journals.openedition.org/rsl/252>.

16 J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, 1973, p. 47 ; cité dans B. Cassin, *art. cit.*

17 B. Cassin, *art. cit.*

Si le champ reste immense, qui appellerait un balisage plus systématique sur le modèle du *Dictionnaire des intraduisibles* élaboré par Barbara Cassin pour la langue philosophique¹⁸, les éléments de métalangage poético-rhétoriques et les notions historiographiques ici retenus permettent cependant d’esquisser une première typologie d’ores et déjà opératoire. Quand ils n’ont pas purement et simplement disparu de notre langue, certains mots parvenus jusqu’à nous ont parfois vu leur sens se brouiller, lorsqu’en perdant des traits spécifiques il s’est trouvé distendu, et du même coup, affaibli. Parfois, à l’inverse, il s’est restreint à des usages qui nous interdisent d’en penser toute la complexité. Et dans d’autres cas encore, tantôt pris dans des configurations différentes, tantôt objet de nos modernes (re)théorisations, il n’opère plus le même découpage notionnel¹⁹.

L’historien Lucien Febvre y insistait en 1939 : il y a de certains mots qui « ne cessent d’évoluer sous la poussée des expériences humaines », et dont les sens « nous arrivent grossis, pour ainsi dire, de toute l’histoire qu’ils ont traversée ». Leur étude nous permet, dès lors, de ressaisir « les transformations » de « ces idées maîtresses que l’homme se complait à croire immobiles, parce que leur immobilité semble garantir sa sécurité²⁰ ».

C’est ce que confirme la poignée d’intraduisibles ici retenus : ils nous invitent avec force à retracer le trajet effectué d’une époque à l’autre et à mesurer l’écart entre deux états de langue passablement disjoints. Mais lorsque nous achoppons sur des difficultés dans nos tentatives pour réduire ces distances, même en les dessinant selon leurs justes contours, il nous appartient de repérer ces îlots de résistance et de tenter de les interpréter. Méthode préalable à toute lecture des textes du passé, cette défamiliarisation du regard vaut aussi comme pédagogie de leur transmission.

Delphine Denis
Sorbonne Université
Carine Barbafieri
Université d’Artois
Laurent Susini
Sorbonne Université

18 B. Cassin (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Le Robert / Le Seuil, 2004.

19 Voir la classification proposée par R. Martin pour rendre compte des principes de transferts sémantiques : *Pour une logique du sens* [1983], Paris, Puf, 1992, p. 76-84.

20 « Civilisation, évolution d’un mot et d’un groupe d’idée », dans L. Febvre *et al.*, *Civilisation : le mot et l’idée*, Paris, La Renaissance du Livre, 1930, p. 10.